



Synthèse des réflexions menées dans le cadre des focus groupes (ULiège, HELMO, HE Vinci, HEPL)

Cinq focus groupes ont été organisés le jeudi 25 février et le 2 mars 2021. Ils ont réuni au total trente-huit étudiants inscrits dans les épreuves de bachelier et de master de différentes filières des sciences sociales¹.

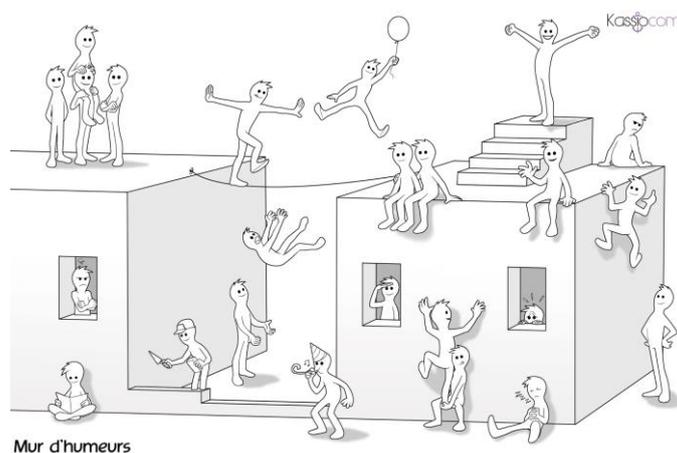
Ils ont été animés par Laura Beuker, Jonathan Collin, Jean-François Guillaume et Frédéric Schoenaers.

Les réflexions ont porté sur trois axes :

- Témoigner : ce qui a été éprouvant au cours des douze derniers mois ?
- Agir : ce qui a été fait, à une échelle individuelle ou collective et ce qui a motivé ces engagements individuels ou collectifs ?
- Analyser : ce que la crise du Covid a révélé, exacerbé, occulté dans les modes de fonctionnement de notre société ? Quels scénarios pour l'après-covid ?

Nous reprenons ici les éléments saillants de ces échanges, dans la perspective d'une poursuite de la réflexion sous l'égide de l'ABFSA lors d'un forum ou d'une autre manifestation scientifique.

1. Les sentiments éprouvés



Les douze derniers mois ont été éprouvants, estiment presque unanimement les participants aux focus groupes. Cette période n'a laissé personne indifférent, c'est le moins qu'on puisse écrire...

Nous sommes passés par une essoreuse d'émotions. Je ne sais pas si je ne peux retenir qu'une seule figure présente sur le mur d'humeurs...

¹ Sciences humaines et sociales, Sociologie, Anthropologie, Sciences de la population et du développement, Ingénierie de la prévention et de la gestion des conflits, Sociologie du développement, GRH.

Sentiment que les choses ne sont pas « réelles ».

L'année était plus réelle au début de l'année académique. Sans mettre les pieds au Sart Tilman, elle a déjà l'air un peu moins réelle.

Fatigue, épuisement. Solitude, isolement. Doute, perte de confiance, manque de perspective et perte d'espoir. Angoisse.

Une fatigue intellectuelle, mais aussi la fatigue physique, avec le fait de rester assis.

Il n'y a jamais de fin au tunnel... enfin, je ne vois pas la lumière au fond du tunnel.

Plus on avance et plus ça devient anxiogène aussi. Tout le monde s'est souhaité « bonne année » et moi, je me suis dit : « Non, ce n'est pas parce qu'on change un chiffre que ça va changer les choses, quoi. Il faut arrêter ».

Pour moi, cela a été le dépaysement, l'isolement car je n'étais pas chez moi. C'était comme un « i » sans point sur la tête... Tu es dans une nouvelle ville, tu es enfermé, tu ne sais pas trop quoi faire, qui appeler, les amitiés sont distantes, sont loin...

Je me pose des questions pour moi, sur mon avenir après le Covid : comment cela va-t-il se passer ? Est-ce que je vais trouver un job ?

Est-ce que je vais tenir jusqu'au bout ?

L'inconnue sur l'avenir, le fait que l'on soit otage, d'une société qui nous prend en otage, sans perspectives, même pas...je vais dire positives ou négatives.

Un sentiment d'usure. Je commence un peu à m'en foutre de tout le monde, je reste dans mon coin.

Niveau sentimental, j'ai tout qui s'est cassé la figure. Je suis totalement sans stratégie, on va dire.

Si vous voulez un étudiant qui est en dépression, et bien voilà, vous en avez un ! Ce n'est pas une connerie de dire que les jeunes vont mal. Ils vont mal. Il faut le dire.

Mais aussi de l'énervement, de la colère.

Je suis en colère parce que je pense qu'il y a un grand vide pour les jeunes actuellement. On les a laissés de côté, on ne les écoute pas.

Je n'ai jamais été aussi dans le 'bad mood' que maintenant. Je n'ai jamais autant pleuré que maintenant. Certaines difficultés personnelles prennent maintenant encore plus d'ampleur.

Et une pointe d'espoir ou d'espérance.

Moi, je me situerai plus au niveau du bonhomme qui est plus à l'intérieur, mais qui regarde à la fenêtre. Je me sens quand même un peu enfermée avec les études, le distanciel. Mais je cherche quand même l'horizon, quand cela va finir.

Moi je me verrais bien dans le petit bonhomme tout à droite qui a un petit sourire, parce que je suis confiant et optimiste et je regarde l'autre bonhomme qui est en train de grimper et je me demande s'il va tomber ou pas.

2. Ce qui a suscité ce mal-être existentiel

L'augmentation de la charge de travail consécutive au passage au code rouge et au recours massif à l'enseignement en distanciel.

On a toujours l'impression que si on ne bosse pas pour les cours, on n'est pas productif et on ne fait pas assez.

La déstructuration de l'organisation temporelle des apprentissages (unité de lieu, de temps et d'action) : les repères et les marqueurs habituels ont disparu (plus de navettes de la ville au Sart Tilman, par exemple). Les journées se ressemblent.

Il n'y a plus de notion de week-end, de semaine. D'habitude, je faisais les navettes, je kotais à Liège et ici, les week-ends, je n'ai pas de temps de pause.

C'est dur de prendre des moments pour se dire : « OK, maintenant, je me détends », parce qu'il n'y a rien qui change dans notre environnement. C'est difficile de sortir de cette bulle, parce que l'environnement reste toujours le même.

La difficulté à prendre du temps pour soi – contrairement au premier confinement.

J'ai l'impression de faire le stage et de rentrer chez moi, dormir. Il n'y a plus vraiment de bulles d'oxygène comme avant : on finissait les cours, on discutait, on allait manger un bout.

On n'a pas de soupape de décompression.

Je dirais qu'au premier confinement, j'ai fait plus d'activités à la maison. Au second confinement, je n'ai plus fait ça.

La (con)fusion de l'espace privé et de l'espace de travail, et la difficulté (paradoxale) de ne pas pouvoir s'isoler alors qu'on est confiné...

Il n'y a plus de référence : mon lieu de travail est mon lieu de vie. Je dors où je travaille, ce qui, d'un point de vue psychologique, est extrêmement malsain.

Avec les cours à distance, il n'y a vraiment plus de séparation entre l'espace pour soi et l'espace de cours.

L'intérêt d'aller à l'école, c'est un peu de changer d'air, d'être dans des conditions scolaires proprement dites, devant un tableau ou un prof. Et ici, c'est bête à dire, mais je ferme les yeux et je connais par cœur ma chambre, quoi. On a envie de voir autre chose.

L'absence d'interactions en face-à-face.

La plus grande motivation pour aller en cours, c'est quand on voit ses potes avant le cours.

Les contacts deviennent vraiment précieux. On se sent content quand on croise quelqu'un.

J'ai quasiment toutes mes relations qui sont bousillées. Je n'ai plus vu mes amis. On ne peut plus sortir, faire des petits restos, du shopping...

Le fait d'être coupée socialement, je trouve que cela a un impact. Je suis fort sensible à ça, j'ai vraiment besoin de ce contact social.

L'absence d'activités physiques.

Ce qui me manque le plus dans le confinement, c'est le sport.

Le regard porté sur la jeunesse et sur son « insouciance ».

Nous avons été mis de côté. Après qu'on ait dit « oui, pour le climat, ils vont pouvoir nous aider,... », nous sommes devenus les mauvais parce que nous propageons le virus... soi-disant... On ne nous donne pas la possibilité de nous déployer pour le futur.

3. Ces choses qui ont contribué à « formater » l'expérience de la pandémie...

Quels sont ces *actants* (dispositifs, objets, discours et actes langagiers,...) qui ont contribué à forger la situation pandémique et à formater une expérience individuelle marquée par d'indéniables tensions existentielles, des interrogations et des doutes ?

Les protocoles sanitaires, dont le code « rouge » caractérisé par la suppression des activités d'enseignement en présentiel n'est qu'un exemple, ou les dispositions spécifiques à certains milieux professionnels dans lesquels des stages devaient être organisés.

Quand je postulais pour des stages, on me disait : « vous ne vous rendez pas compte avec les normes sanitaires, pourquoi vous voulez venir faire un stage chez nous ? Enfin ! ».

Il y a une incohérence des règles, que ce soit au niveau fédéral, régional,... On a isolé les personnes âgées. J'en connais qui sont mortes sans avoir un lien, sans avoir dit au revoir à leurs enfants, à leur famille. C'est vraiment révoltant. On se rend compte par exemple que les bus sont bondés, mais à la banque, il faut faire la file, mettre 30 minutes pour pouvoir faire un retrait.

Tu peux être dans un bus avec 50.000 personnes mais on ne peut pas aller au ciné côté à côté.

On a fait les règles de manière générale, sans tenir compte de certaines vulnérabilités, de personnes qui avaient besoin que l'on adopte des règles de manière spécifique à chaque cas.

La cohérence est un mot qui a été beaucoup utilisé pour parler des mesures. On cherchait beaucoup la cohérence dans une pandémie qui ne l'est pas toujours. On aurait voulu que la cohérence soit le fil conducteur et pourtant, je ne pense pas que ce soit possible dans les faits.

Moi, ce que j'aimerais dire, c'est vraiment le fait d'arrêter de faire n'importe quoi, de gérer le pays comme on est en train de le faire, et de prendre une fois pour toutes, de bonnes décisions, se mettre d'accord entre tous les pays : si on fait un confinement en Belgique, le faire en France.

Les dispositifs institutionnels, qui, parfois, ont été pris en défaut de réaction dans cette situation de pandémie.

J'en ai parlé avec énormément de jeunes, qui ont fait un Erasmus. Et tous, on a été amené à se dire : « Ah p..., mais on est où, quoi ? On fait quoi ? Pourquoi doit-on revenir ? ». On ne comprenait rien du tout. Le vrai questionnement derrière tout ça, c'est : « OK, on part en Erasmus, mais quels sont les services que l'on propose après aussi ? ».

Je suis totalement d'accord par rapport à ça, du fait que l'Université nous a laissés complètement à nous-mêmes, surtout les étudiants étrangers, ils sont complètement perdus et ne savent pas vers qui se tourner pour avoir des réponses.

Le fonctionnement des services internes à l'Université, comme les services sociaux ou psychologiques proposés aux étudiants, m'a beaucoup frappé. À un moment donné, j'ai eu au téléphone une dame du service de soutien aux étudiants, qui m'expliquait que c'était bien beau ce qu'on essayait de faire, mais si les étudiants étaient dans une situation compliquée, ils pouvaient appeler ou contacter le service. Et en fait, je me suis rendu compte à ce moment-là qu'il y avait peut-être un problème de compréhension de la situation dans le sens où je ne pouvais pas m'empêcher de me dire que les étudiants qui étaient dans les situations les plus difficiles, n'avaient potentiellement même pas l'occasion de contacter ces services-là parce qu'ils n'avaient pas les moyens matériels ni le temps. Certains services dont le public est relativement ciblé, ne sont en fait pas toujours en adéquation avec les situations réelles.

Ce a mis en lumière certaines incohérences dans les mécanismes institutionnels et dans le fonctionnement de l'Etat.

Je n'ai plus cette croyance en la politique. Ils m'ont tout pris et ce sont des choses qui ne peuvent pas revenir. Je n'y crois plus. C'est liberticide, antidémocratique.

Les données statistiques, les « chiffres » publiés sur la pandémie et ses conséquences.

La santé mentale, ça ne se voit pas. C'est faux. Ça se voit : les chiffres sont là, et c'est catastrophique. Mais la classe politique fait le choix de ne pas voir ces chiffres. Il y a une docilité de la population que j'ai un peu de mal à expliquer.

Je serais curieuse de voir dans les courbes que l'on nous fait... enfin, que je ne regarde plus non plus maintenant... mais quel est le nombre de personnes atteintes de maladies psychiques ?

Le masque.

J'aime bien respecter les règles en général. Parfois, dans un cercle familial, ce n'est pas évident. Dans les relations au travail, certains ne mettent pas le masque. Mais en famille et même avec le cercle d'amis, ce n'est pas facile à gérer. Donc, une des solutions, c'est d'arrêter de les voir.

La prolifération des masques est une catastrophe écologique.

Les méthodes de travail imposées aux étudiants du supérieur lors du passage en code rouge : les travaux de groupe auraient généré une surcharge de travail importante, parce qu'ils supposent une concertation minimale entre les partenaires choisis ou contraints. Dans le même ordre d'idées, les podcasts ont contribué à accentuer la (sur)charge de travail.

Lorsque, lors du premier confinement, les podcasts sont arrivés, je me suis réjouie. Je regrette un peu mes mots, maintenant !

Il y a des cours qui ont été raccourcis, des matières qui n'ont pas été vues.

On ne réagit pas beaucoup dans les cours en amphis, mais alors à distance...

Les réseaux sociaux, les plateformes virtuelles qui ont tout à la fois contribué à maintenir le lien et à accentuer l'omniprésence des activités de formation dans la vie quotidienne.

Un élément positif ? L'obligation de manipuler plusieurs plateformes de discussion, parce qu'avant je ne connaissais pas du tout ce qui était Collaborate, Teams, et tout ça.

Ce qu'on a mis en place avec les autres membres du cercle des étudiants de la Faculté, c'est un salon Discord, pour pouvoir accueillir les gens qui le veulent, dans différents salons. On a essayé de « modéliser » le bâtiment du B31. Ça permet d'organiser des activités extra-académiques ou académiques aussi, pouvoir travailler sur certains travaux de groupe, par exemple.

On tend de plus en plus à la digitalisation, on perd un peu ce lien physique qu'on avait.

Le gros problème, c'est qu'il n'y a plus de contact qu'à travers l'ordinateur, les visioconférences.

Derrière un écran, même si j'ai des visios avec des amis, ce ne sera jamais la même chose que si je les vois en vrai. Ils ne sont pas en 2D.

La dimension technologique devient un peu lourde à porter car on reste toute la journée devant les ordinateurs. Au début, cela allait encore mais pour ma part en tout cas, à ce stade-ci du confinement et du télétravail, j'ai de plus en plus de mal à résorber ce manque de relations directes.

Les groupes WhatsApp génèrent plus de travail. Je n'en peux plus. Hier, je n'étais plus connectée. Je me suis reconnectée, et bien, j'avais raté 100 messages...

La configuration de l'espace physique, les lieux où se déroulent les activités quotidiennes.

Il y a un an, je vivais encore chez mes parents, je vivais dans une maison avec un jardin. Ici, je vis dans un espace toute seule.

Je connais par cœur ma chambre.

J'ai beaucoup de mal à me concentrer à la maison et je n'ai pas vraiment d'endroit pour étudier. Je vis en kot la plupart du temps et je vis toute seule.

Je suis dans une configuration où je suis chez mes parents, mes parents sont séparés, quand je suis chez mon papa, une semaine sur deux, je n'ai pas d'espace à moi parce que je dors avec ma sœur en fait, et donc je n'ai pas un espace de travail rien qu'à moi.

L'écran de l'ordinateur, le bureau, la chaise sur laquelle les étudiants passent de longues heures en position assise.

J'étais tellement accrochée à mon bureau, enchaînée à mon bureau, que finalement, en pleine session d'examen en juin, j'ai eu un mal de dos horrible.

On est tout seul face à son écran.

Les catégorisations instituées ou institutionnalisées.

Concernant les jeunes, j'ai aussi l'impression d'une catégorisation, comme si on cherchait « l'ennemi ». Il fallait à un moment savoir à qui était la faute, comment tout cela était arrivé : pour les uns, c'était les jeunes ; pour les autres, c'était le politique.

Les actes discursifs et langagiers, relayés ou produits par les médias.

N'entendre parler que du virus à longueur de journée...

Le problème, c'est que la rhétorique nous maintient dans cette période de crise depuis 12 mois. C'est cela qui est anxiogène, cette rhétorique qui est entretenue et qui s'auto-entretient.

À un moment, je comprends, si je me mets dans la position d'une personne qui regarde les médias, on pète une case, quoi !

Quand je parle avec des personnes, que ce soit via Facebook ou d'autres canaux, nous avons tous une version différente du règlement en place, des règles qui ont été formulées par l'État. Je suis obligé d'aller vérifier tout, pour être sûr et certain que ce que je fais est correct. Je trouve que ce n'est pas vraiment une désinformation, mais la circulation d'informations erronées est énorme.

On nous dit qu'il faut travailler, qu'il faut faire tourner l'économie. Mais en fin de compte, le discours devrait être différent.

Ce qui s'est passé à la Boverie, OK, c'est grave. Mais dans aucun journal, il n'y a eu d'interrogation sur les raisons de ces rassemblements.

Il y a eu pas mal de débats publics, notamment celui sur l'avortement, qui ont été occultés d'un point de vue médiatique par cette crise du Covid.

La société a besoin de réponses rapides et simples à des problèmes qui sont très compliqués : c'est là qu'arrivent toutes les théories du complot. Et les médias rentrent à fond là-dedans. « Les gens ne respectent pas les mesures », dit-on. Mais quels sont les critères pour évaluer le fait que les gens ne respectent pas les mesures ? « Les jeunes n'en ont rien à faire du Covid » : mais quels sont les critères utilisés pour dire que les jeunes n'en ont rien à faire ?

Et d'un autre côté, dans tous les témoignages que j'ai entendus de la part de jeunes qui se plaignent de la situation, ou qui dénoncent des effets de la situation, il y a toujours un argument du genre : « Oui, mais ce sont nos années, où on va le plus s'amuser, nos années à nous ». Et à chaque fois je me dis : « À nous ok, mais il n'y a pas que nous sur terre ! ». Je me fais l'ennemi du bien vu qu'ici c'est pour les jeunes. Je trouve qu'il y a ce côté très formaté de dire que, voilà, on est jeune, on doit absolument profiter pendant ces moment-ci. Est-ce qu'on doit vraiment profiter que de ces moments ci ou est-ce que l'on pourra le faire après ?

Les connaissances scientifiques (sociologiques, psychologiques,...).

Dans mon cours de sociologie de Mme X, j'ai appris énormément de choses : on est beaucoup plus forts si on est tous réunis.

On n'est pas disponible mentalement pour les stages. On doit essayer de mettre un masque, quoi, de jouer un rôle. Là, je vais faire une allusion à Goffman, Monsieur, vous allez aimer ! Mais c'est vraiment ça, parfois je ne me reconnais pas dans ce que je fais.

4. Ce qui a été fait dans cette situation de (profondes) tensions existentielles ?

L'inaction : ne rien faire, ou s'aligner sur le prescrit des protocoles sanitaires.

Au début je n'ai rien fait du tout... je pensais que ça allait passer.

J'aime bien respecter les règles en général (...) Une des solutions, c'est d'arrêter de voir ses amis.

Les engagements pris semblent tout d'abord renvoyer à la sphère « personnelle » : faire des choses « pour soi », dans la recherche d'une forme d'équilibre personnel ?

Je n'ai pas fait grand-chose. J'ai essayé d'apprendre à m'accorder des petits plaisirs que d'habitude, je n'aurais pas pris.

Après n'avoir rien fait, j'ai essayé, pour me sortir un peu hors du trou... j'ai commencé à lire et j'ai eu la chance de pouvoir continuer à faire mon job étudiant. Ça m'a permis de voir que je ne suis pas seul, qu'on est tous un peu dans la même situation.

Bouger, (ré)entamer une activité sportive.

Je me suis remise au sport, j'avais plus temps pour moi. J'ai vraiment bien vécu le premier confinement. Par contre, ces derniers mois, cela a vraiment été difficile au niveau de la charge de travail, au point où je travaillais 10 heures par jour et j'étais épuisée. Je n'avais même plus l'envie de faire quoi que ce soit. C'était assez dur mentalement.

Je viens d'aller promener avec mon chien, et ça va mieux...

Centrer ses activités quotidiennes autour d'un référent : travail étudiant, organisation logistique du ménage.

Je crois que je me suis surtout enfoncée dans mes cours.

Je me suis accrochée au cours.

Les courses ont commencé à structurer nos vies. C'était un but en soi de commencer à faire des courses. On trouvait des motifs pour aller faire des courses : on allait faire de la pâtisserie, et puis finalement ça permettait de s'auto réaliser, de se voir avancer, de pouvoir expérimenter et d'observer : il y avait les prévisionnistes, les stockistes, les gens qui vous regardaient de travers parce que vous aviez oublié de désinfecter les poignées du caddie, oh là là !

Je fais de la musique, du rap. Et donc j'ai eu la chance l'été dernier de produire un projet d'album qui ne sortira pas pour différentes raisons, mais en tout cas, artistiquement, c'était une période plutôt...en fait c'était confortable d'être confiné artistiquement.

Ou au contraire résister aux injonctions normatives.

Il y avait, surtout au début de la pandémie, un sentiment de culpabilité si on ne vivait pas bien son confinement. Il y avait un peu une injonction à bien vivre son confinement.

D'autres engagements semblent se situer à mi-chemin entre la sphère personnelle et l'engagement collectif.

Retrouver une forme de « rituel », renouer avec certaines habitudes.

Depuis le début deuxième quadri, j'essaie de proposer sur les réseaux sociaux d'aller au Sart Tilman, se serait-ce que d'aller au B8 pour étudier ensemble.

Pour aider mes parents, et moi cela me donnait une bouffée d'air frais par exemple, je vais rechercher ma petite sœur de 7 ans à l'école.

Modifier l'environnement quotidien, au propre comme au figuré.

De manière très concrète, on a déplacé tous les meubles et on a changé les pièces de la maison, pour que j'aie un vrai espace bureau et pour arrêter de travailler au milieu de la salle à manger.

Ce qu'on avait fait, avec ma famille, c'est qu'on avait défini un genre de règlement, pour se dire qu'on sort au moins une fois par jour, qu'on fait une promenade,... parce qu'on se disait qu'on risquait de s'entretuer...

À côté des choses qui se centrent sur la personne et le maintien ou la restauration d'une forme d'équilibre physique et/ou mental, d'autres engagements ont une portée collective.

Concevoir la nécessité d'un engagement collectif, sans passer à l'action.

Moi, à mon échelle, je suis une personne. Je ne peux pas faire bouger les choses. Il faut être plusieurs, quoi.

Maintenir la relation avec d'autres. Quitte à aller à l'encontre du prescrit des mesures sanitaires.

On s'est créé un groupe WhatsApp sur lequel on parle énormément. C'est une manière de garder le lien, mais c'est vrai que parfois ça devient fatigant, parce que c'est quand même toujours être derrière les écrans.

Je suis membre du comité de baptême de droit, on avait décidé d'organiser tous ensemble un système d'accueil des premiers bacs, essentiellement des premiers bacs, parce qu'il y a ce besoin de ne pas se retrouver tout seul quand on est nouveau. Nous avons organisé des systèmes de parrainage.

La titulaire des psychos organise de temps à autre des rendez-vous apéros pour se rencontrer entre élèves, pour partager nos ressources et aussi se rendre compte qu'on n'est pas tout seuls. Avoir des moments de décompression, des moments où l'on se réunit avec certains collègues ou amis étudiants, et même si on va perdre un quart d'heure à la séance de travail pour un peu parler de tout et de rien, et surtout de rire.

Il y a la papote café, des ateliers anti-stress. Je n'ai pas participé aux deux, mais cela pourrait être intéressant.

On a pu mettre en place sur Discord des jeux de société, par exemple.

Au mois de décembre, avec mes proches, nous nous sommes arrangés, c'est vrai que ce n'est pas bien de le dire, mais on a un peu enfreint les règles.

Témoigner.

Ça m'a donné l'idée d'aborder la situation des étudiants, de faire des photos, et je considère cela comme une action collective : montrer qu'on est tous ensemble, qu'on est tous dans le même bateau.

Il était important de partager notre expérience en tant que premiers confinés, si je peux dire ça comme ça.

Soutenir l'expression individuelle des difficultés vécues.

Avec les élèves, en cours de religion, j'ai voulu faire un cours sur les pensées noires (...) Ils m'ont dit : « Merci d'avoir fait ce cours-là parce que cela a permis de s'exprimer et d'entendre d'autres s'exprimer ».

J'ai essayé d'être vraiment dans l'écoute, vraiment dans le silence (...) pour essayer de déceler aussi quand quelqu'un ne va pas bien, parce qu'avec la distance, les gens ont tendance à dire « ça va ».

Se mobiliser pour porter une revendication à des responsables institutionnels.

Les étudiants de ma Faculté ont pris l'initiative de récolter des témoignages pour les transmettre ensuite aux profs. Certaines personnes allaient vraiment mal.

Nous avons choisi de nous renseigner auprès d'un maximum d'étudiants de notre Faculté pour voir un peu quelles réalités psychologiques et sociales ils vivaient, en termes de confort matériel, d'accessibilité, d'ordinateurs, de pièce calme pour étudier, ce genre de choses. On avait fait un sondage en fait pour voir un peu comment cela se passait au sein de notre faculté... parce que nous étions tracassés de voir certains étudiants qui décrochaient.

Je sais que mon frère est dans une Maison de jeunes et que pour le moment, ils mènent beaucoup d'action. Je sais qu'ils ont fait des autocollants où il était écrit : « Tu es essentiel ». Ils vont les coller partout pour défendre la santé mentale des jeunes.

Passer à l'action au profit d'une association.

Pendant le deuxième confinement, dans le domaine sportif, où nous avons été privés de toute une série de revenus, il n'y avait même pas de cafétérias ouvertes, etc. Or il y a une série de charges qui devaient être payées, avec d'autres membres de notre club, j'ai aidé à la mise en place d'autres sources de revenus.

Si certains engagements militants ont été interrompus par la pandémie et les mesures de prévention sanitaire, d'autres engagements sont nés du fait même de la pandémie.

On avait des migrants à la maison chez ma maman et on ne les a plus eu, à partir du moment où il y a eu le confinement. Parce que ces migrants qui veulent passer au Royaume-Uni, ne voulaient pas prendre le risque d'infecter les familles (...) Ils se sont sacrifiés quelque part, ils avaient peur de transmettre cette maladie.

J'avais fait un travail avec le groupe Mirabal de Bruxelles : il s'agissait d'organiser des stratégies pour aider des femmes sans papier à trouver un moyen de logement alors que, du fait de leur situation administrative, elles n'avaient pas de documents officiels. Quand le Covid est arrivé, subitement, l'on perd son emploi car c'est un travail au noir, on perd cet emploi-là et par conséquent, on perd sa source de revenus. Et puis, les propriétaires ne sont pas tous compréhensifs. Il y avait comme une chaîne de solidarité entre toutes ces femmes migrantes et c'était un travail très intéressant mis au point par le groupe Mirabal de Bruxelles, on avait fait cela online et en collaboration avec le Ciré, je crois.

5. Quelles lectures de la pandémie et des mesures de lutte contre la pandémie ?

Les participants aux différents focus groupes ont proposé plusieurs lectures des effets de la crise du Covid : qu'a-t-elle révélé, exacerbé, occulté dans les modes de fonctionnement de notre société ?

L'une des participantes pointe une conséquence de la pandémie en termes de questionnement identitaire, de réajustement de ses aspirations professionnelles.

Je le savais inconsciemment, mais officiellement, je me suis dit que je n'étais pas du tout à ma place dans ce que je faisais et que... à un moment donné, même si je le savais depuis des années que je voulais faire ça, cela a vraiment accéléré, confirmé les choses.

Aucun participant n'a estimé que la pandémie et sa gestion ont été sans incidence sur les modes de fonctionnement de notre société. Les lectures proposées par les participants peuvent être classées en cinq registres principaux – qui peuvent toutefois être articulés les uns aux autres.

Premièrement, une lecture en termes de régulation. Les étudiants ont fait état de leurs interrogations sur les effets induits par l'imposition de protocoles qui ont limité la sphère de sociabilité. Il ne s'agit pas ici d'opposer conformité ou obéissance aux mesures de prévention sanitaire – nous avons vu plus haut que certains étudiants ont fait état de leur attachement aux règles – à des formes d'opposition ou de désobéissance qui seraient lues comme des formes de déviance. Les questions portent davantage sur la discordance entre l'univers de référence normatif et les situations effectives, du fait de références socialement et historiquement situées.

Quand Jean-Marc Nollet a dit qu'il ne respectait pas la bulle de 1, tout le monde lui est tombé dessus. Et en soi, je me dis que je ne respecte pas cette bulle de 1, elle est impossible selon moi. Moi, je ne me vois pas devoir faire de choix entre mes deux parents. On est toujours dans un modèle où la famille, c'est papa, maman et les enfants. Alors que je me rends compte autour de moi, que beaucoup ne sont pas dans ce schéma-là. Enfin moi mes parents sont séparés aussi et en plus j'ai un kot. Alors respecter une bulle de 1...

On a fait les règles de manière générale, sans tenir compte de certaines vulnérabilités.

La question des modalités du contrôle social a été posée dans les termes d'une affirmation d'un État policier et d'une conception de la citoyenneté indexée sur la conformité au prescrit légal.

Cela a révélé aussi l'État policier, la délation, des comportements adoptés au nom du civisme : il faut se dénoncer. Cela aussi c'est un élément mis en avant. L'arsenal sécuritaire a été déployé avec la loi de l'exception.

T. parlait d'individualisme et je pense que d'un côté la crise a renforcé cela parce que on a remis vraiment la responsabilité de la propagation du virus vraiment sur chaque personne et du coup, on est tenté de dire à son voisin : « Si tu ne respectes pas, c'est à cause de toi que l'on va continuer, c'est à cause de toi que l'on va avoir une troisième vague, etc. » et personne se dit que c'est peut-être les mesures qui ne marchent pas en fait.

Il y a une docilité de la population que j'ai un peu de mal à expliquer.

Je trouve que les politiciens créent un courant de frayeur dans la population, notamment avec les amendes. Avec ce climat de peur, les gens acceptent.

Deuxièmement, une lecture en termes d'intégration et de justice sociale. Plusieurs étudiants se sont interrogés sur le maintien ou l'exacerbation des inégalités sociales durant la pandémie.

En fait, le système se grippe, c'est cela que ça révèle. Là ou avant Covid, la période avant Covid, on pouvait ne pas remplacer les effectifs, on pouvait licencier, cela ne se voyait pas directement, ici on a eu des périodes d'absentéisme, des équipes disloquées avec le télétravail.

La violence, que ce soit dans le couple, envers les enfants, la paupérisation, tout ça est resté... cela n'a pas changé. Le sentiment de solitude, il a augmenté. On ne nous parle pas de l'augmentation des angoisses, des TOC, l'effet sur les taux de suicide, l'augmentation des taux de dépression, les burnout, les pertes d'emploi, etc.

Les inégalités sociales, je trouve que cela pose question car il y avait une fracture numérique, il y avait des inégalités en matière d'accès au numérique, économiques, socio-économiques de par la famille dans laquelle on se situe, etc.

Se retrouver dans un kot, seul, avec parfois des connexions internet qui ne vont pas, parfois un matériel qui ne convient pas, pour suivre des cours en ligne,... se rendre compte, voir aussi que les étudiants que je vais appeler les plus « privilégiés » dont j'ai pu faire partie : il y avait vraiment un gouffre entre les étudiants les plus précarisés et ceux qui l'étaient moins.

Cela a amplifié les inégalités qui existaient déjà auparavant et en même temps, cela les a aussi un peu occultées.

Tous les clivages entre la classe politique, le peuple, nous les citoyens, les riches, les pauvres, ceux qui ont fait des études ou pas,... s'accroissent de plus en plus et rien ne se met en place pour rassembler les gens.

Il y a d'autres couches sociales qui ont subi les mêmes effets mais qui n'ont pas eu ces outils pour pouvoir survivre dans le confinement, ces victimes silencieuses qui sont les sans-papiers, les femmes, les réfugiés ou encore des personnes qui ont des problèmes mentaux et qui ont besoin d'un suivi, ou des maladies de dégradation cognitive quoi, tout ceci est passé sous silence.

La réduction de ces inégalités constituerait un défi pour la société post-covid, notamment en ce qui concerne la situation des étudiants du supérieur.

Au niveau des frais, du coût des études, au niveau de la précarité étudiante, voilà, ce sont vraiment des questions... des étudiants qui doivent travailler pour payer leurs études (...) et le fait aussi d'avoir perdu le job, c'est aussi une difficulté, cela rajoute une difficulté en plus.

Vu que l'on constate une exacerbation des inégalités entre étudiants, est-ce que le système d'évaluation dans lequel on est actuellement est juste ? Si des étudiants obtiennent de moins bonnes notes du fait de leur situation, du contexte dans lequel ils se trouvent durant cette période, est-ce que le système d'évaluation est toujours valide en fait ? On a trouvé quand même pas mal de nouvelles propositions qui ont été amenées au cours du premier confinement, à savoir par exemple un prof de philo dans notre Fac, qui a décidé de mettre 20 sur 20 à tous ses étudiants, des profs qui ont décidé de donner la moyenne aux étudiants, en fonction des autres points, pour que la cote soit juste par rapport aux moyennes de l'étudiant de façon spécifique. Une chose semble claire : le système d'évaluation s'est révélé particulièrement inégal au cours de la crise.

Troisièmement, une lecture en termes de gouvernance et de priorités politiques. Les étudiants l'ont abordée tant en ce qui concerne la gestion de la pandémie qu'en regard des scénarios pour la société post-covid. Il a été question des choix prioritaires posés par les autorités politiques et des rapports entre dirigeants politiques et citoyens « ordinaires ».

La jeunesse a été sacrifiée et la vieillesse a été crucifiée.

On nous a laissé les supermarchés ouverts.

J'ai été assez surprise, surtout quand on a déconfiné, de voir les étapes de déconfinement. Je trouvais cela drôle que l'on rouvre les jardinerie avant d'autres choses.

Et je trouve que cela pose la question du choix que l'on fait dans la politique, dans les politiques publiques, des inégalités que l'on veut battre ou pas. À partir du moment où il y a autant de critères de discrimination qui peuvent être source d'inégalités, cela devient dur de choisir les chevaux de bataille quand il s'agit de faire face aux inégalités sociales en période de crise.

Il y a un vrai mépris de la classe dirigeante et une infantilisation de la population : les dirigeants savent et nous pas. Alors qu'on voit qu'au fur et à mesure de la crise, ils ne savent rien. Beaucoup de monde préférerait savoir que les dirigeants ne savent pas au lieu de les voir changer de réponses toutes les semaines.

Quelle sera la priorité pour la société post-covid ? L'organisation du travail (y compris celle des activités de formation dans l'enseignement supérieur) est pointée par plusieurs étudiants.

Ralentir, apprécier le temps, pas constamment le rush, la compétitivité et la rentabilité.

Diminuer le nombre d'heures de travail. Il y aurait moins de chômage, il y aurait plus de travail pour tout le monde aussi. Donner moins de pouvoir aux GAFAs qui se sont enrichis pendant la crise, parce que leur activité n'est pas légiférée et qu'on laisse faire, en fait.

Dans le cadre de l'enseignement et dans le cadre de l'enseignement universitaire, les profs misent tout sur une seule évaluation à la fin du quadrimestre. Et on a bien vu à quel point la crise du Covid a maximisé le stress sur ces évaluations uniques, etc. Moi je plaide vraiment, pour... même à l'Unif, pour une évaluation qui est plus continue en fait.

Quatrièmement, une lecture en termes de modèles sociétaux : pour plusieurs participants aux focus groupes, la pandémie et sa gestion confirment le primat des préoccupations économiques dans les choix politiques, de l'individualisme propre aux sociétés capitalistes ou d'un rétrécissement des préoccupations à la sphère du chez-soi ou de l'entre-soi.

La crise du Covid a un côté positif, si on arrive à changer les choses. La société est devenue très matérialiste, compétitive, capitaliste (...) On voit les facettes très négatives du capitalisme extrême.

Oui, au niveau de l'avenir, c'est peut-être le point de non-retour et l'interrogation sur la décroissance, mais dans la douleur, quelque part, ou alors...je ne sais pas. J'ai l'impression qu'au niveau de l'avenir, il y aura un point de non-retour dans cette crise, le coût économique qu'elle représente.

Je travaille comme jobiste dans un magasin de meubles et ce que j'ai pu voir, c'est ce besoin de réinvestir dans son espace personnel. Au niveau du bricolage et du magasin de meubles, on voit que cela a atomisé la population qui était déjà divisée et individualisée, en l'occurrence, mais là encore plus, il faut s'occuper de chez soi. C'est comme si c'était dans son cercle d'influence : là j'ai du pouvoir, je sais agir sur mon chez moi, le reste, je ne gère pas. Le danger de cette façon

de faire, c'est que l'on a complètement déserté l'espace public mais on nous a demandé de le déserrer...

Pour d'autres étudiants, la pandémie a suscité des mouvements de solidarité qui tranchent avec les formes de « chacun pour soi » qui prédominaient auparavant.

Je reste à l'échelle scolaire, si je peux dire ça comme ça, je trouve que paradoxalement, bien qu'on soit tout seul face à son écran, on voit vraiment apparaître un énorme... un énorme mouvement de solidarité envers tous les étudiants (...) On est presque obligés de s'adapter, on voit vraiment de grands mouvements de solidarité qui se dessinent parmi les classes, les facs, et qui je pense, n'auraient pas eu lieu de cette manière en temps normal (...) On voit que tout le monde veut s'aider, veut faire en sorte que tout le monde réussisse.

On est quand même dans une société fort capitaliste centrée sur l'idée que l'individu existe avant tout. Beaucoup de techniques managériales sont basées sur l'importance de 'développer ses talents', 'développer ses compétences'. (...) Face au Covid, à son mode de passation, à la façon dont il circule entre nous, nous avons dû dépasser cette logique-là, qui est intégrée chez nous, depuis je pense au moins 50 ans pour revenir à une logique collective. Et je trouve que finalement, on ne s'en est pas si mal sorti ! On a vu énormément de mouvements de solidarité de gens qui se sont mis à coudre des blouses, à distribuer des repas aux sans-abris, etc. Et je trouve que par contre, ici au deuxième confinement, on retombe dans cette logique qui est moins collective, plus individualiste où il y a une prise de largesse par rapport aux mesures (...). On la joue un peu moins collectif.

Je voudrais relever un point positif, par rapport au fait qu'il y a eu une grande capacité d'adaptation collective. Il y a énormément de choses qui ne vont pas, de dysfonctionnements, mais j'ai le sentiment qu'il y a aussi beaucoup de choses qui sont passées sous silence, parce qu'on n'en parle pas, qu'elles ne font pas la une des médias, etc. et qui...témoignent de la capacité d'adaptation et de la résilience d'une série de personnes qui ont été créatives pour réagir à la situation.

Que faut-il alors penser de l'émergence d'une grille de lecture en termes de santé mentale dans la gestion de la pandémie ? Est-elle un indicateur de « dysfonctionnement » ?

La santé économique du pays est plus importante que la santé mentale des habitants. C'est moins tangible, une santé mentale, on l'oublie un petit peu.

Ce qui a été occulté, et qui l'était déjà avant, c'est tout ce qui relève de la santé mentale pour mettre la santé physique sur un piédestal en fait. On parle toujours de la saturation des hôpitaux et on parle toujours des hôpitaux normaux, j'ai envie de dire et personne ne se dit que les hôpitaux psychiatriques sont saturés comme jamais depuis des mois et cela tout le monde s'en fout.

Pour certains étudiants, la crise du Covid conforte l'urgence d'un changement de paradigme culturel propre à la modernité.

Dans notre relation avec la nature, on croyait tout dominer (...) L'homme moderne pouvait tout maîtriser. Ici finalement, on est un peu inférieurs, le virus, on ne le maîtrisait pas... (...) cela nous a remis un peu à notre place aussi ! »

Cinquièmement, l'un des participants évoque l'hypothèse de l'émergence d'une panique morale, accentuée par le foisonnement des discours médiatiques sur la pandémie et la gestion de la pandémie.

Ce qu'on peut remarquer avec cet épisode pandémique, c'est une amplification d'une certaine panique morale qui s'exprime sur un sujet central. Tout le monde a un avis sur la question.

J'ai surtout observé l'ampleur des réseaux sociaux, l'ampleur de la diffusion des informations sur les réseaux sociaux durant cette pandémie, vu que tout le monde était chez soi, le monde de communiquer, c'était les réseaux sociaux. Et tout peut aller très très vite au niveau de la diffusion de l'information et les dynamiques des réseaux sociaux sont très particulières. Et je n'ai pas l'impression qu'on puisse transposer les dynamiques de la vie hors réseaux sociaux aux dynamiques de la vie sur les réseaux sociaux.

Ce questionnement d'ordre « moral » est également bien présent dans les contours de la société post-covid, tels qu'esquissés et débattus par les participants d'un des focus groupe.

J'espère que...la société, étant donné qu'elle est composée d'êtres humains et que les êtres humains apprennent de leurs erreurs, qu'elle va apprendre des erreurs qu'elle a fait, pendant ou avant le Covid.

Je rêverai qu'on garde ce qu'on a appris pendant la pandémie sur l'importance des liens sociaux, se rendre compte que le présentiel en cours c'est très important, sur toutes ces dynamiques de solidarité qui ont vu le jour, l'importance de la santé mentale dont on parle un peu plus pour le moment, garder ces préoccupations.

Je trouve que c'est très important, quand on a vécu quelque chose quand même de très fort dans notre vie, on se rend compte de la préciosité des liens sociaux. On sait ce que c'est que d'avoir été privés de nos droits et j'espère que l'on va peut-être mieux apprécier ces droits.

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec cette vision là (...) je pense qu'il va y avoir une espèce d'effet boomerang, on va tout reprendre mais de façon deux fois plus...et qu'en fait l'être humain est un être d'habitude, une fois qu'on va retrouver nos habitudes et les joies de notre vie sociale et ben...cette joie sera de courte durée (...) sur le long terme, c'est quelque chose qui est inquiétant, je pense.

Je ne pense pas qu'il y aura une si grande remise en question que ça. On va récupérer nos habitudes. Cela prendra un certain temps.